

LA RUE PARISIENNE



La Lettre
d'Amour

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 franc
TROIS Mois : 10 francs

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE —

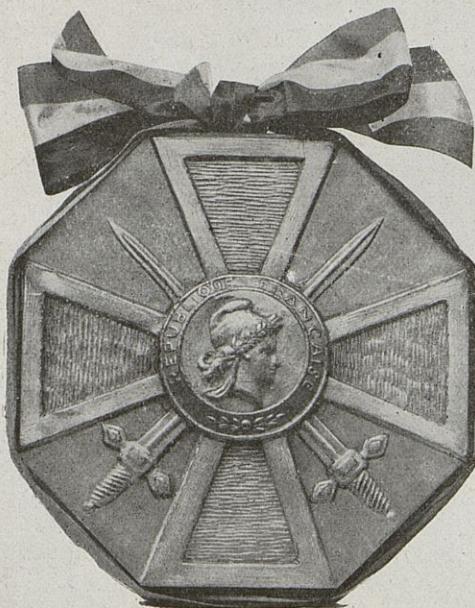
**MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine**

**PIUSSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN**

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 3^e. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



Elle est rutilante de l'or de ses bronzes anciens, elle évoque des heures d'audacieuse bravoure la BOITE CROIX DE GUERRE garnie Chocolats fourrés que la MARQUISE DE SÉVIGNÉ, 11, boulevard de la Madeleine, PARIS, envoie à toutes adresses contre mandat de 10 Frs.

La Photographie d'Art **Reutlinger**

21, Boulevard Montmartre, Paris.
accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

Mme VIC juge, conseille d'après écriture. Reçoit 2 à 8 h. et par corresp. 6, rue Boucher (face Samaritaine).

DIVERS

A CHAT DE VIEUX DENTIERS, Bijoux et Argenterie. LOUIS, 8, Faubourg Montmartre, 8.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera l'avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

HOTELS

E TOILE. Hôtel BELFAST, 10, avenue Carnot, dernier confort moderne. Chambre à la journée, au mois. Restaurant. Repas servis dans les chambres.

OCCASIONS

BIJOUX • PERLES • DIAMANTS
sont achetés aussi cher qu'avant la guerre chez PAREDES, 11, rue Caumartin. 1^{er} ETAGE

Pour les **PERMISSIONNAIRES**
La PHOTOGRAPHIE D'ART "FÉMINA"
90, Champs-Elysées fait des Cartes Postales gravure
à 8 Frs la Douzaine

ESTAMPES

Genre XVIII^e siècle
et GUERRE 1914

Catalogue spécial illustré
d'Estampes galantes en couleurs
de : RAPHAEL KIRCHNER, FABIANO,
MANEL FELIU, LÉONNEC, WEGENER,
NAM, LEO FONTAN, etc. Franco, 0 fr. 50.
Catalogue spécial illustré d'estampes
sur la Guerre 1914-1915. Feu 0 fr. 50.

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

"LES PÉCHÉS CAPITAUX"
Pochette de 7 cartes postales en couleurs, d'un art exquis, par RAPHAEL KIRCHNER.
Franco par poste : 1 fr. 50.

"L'HEURE DU PÉCHÉ"
Roman parisien, d'Antonin RESCHAL.
Enorme succès. 27^e mille. Franco : 3 fr. 50.

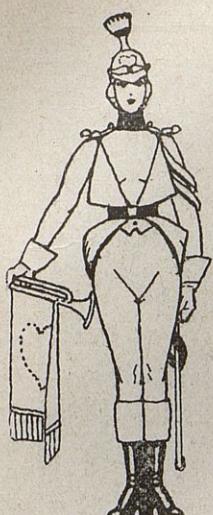


BIJOUX Plus haut Cours COMMISSION ACHAT
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

OMNIA - PATHÉ A côté
des Variétés
5, Boulevard Montmartre, 5
LE PLUS BEAU CINÉMA DE PARIS
La Projection la plus parfaite
FAUTEUIL, 1 fr.; RÉSERVÉ, 2 fr.; LOGES, 3 fr. (escalier spécial)
Ouvert sans interruption de 2 h. à 11 h.

ON DIT... ON DIT...



Une leçon de protocole.

Le régiment n'est pas seulement l'école des vertus héroïques; on y apprend aussi, à l'occasion, la civilité puérile et mondaine. Un jeune brigadier, qui porte un des grands noms de l'aristocratie française, peut en témoigner. Ce brigadier n'est autre que le fils du duc de L.ynes; il sert vaillamment, depuis le début de la guerre, dans un régiment de cavalerie, qui, après de rudes combats, prit ses cantonnements, en décembre dernier, dans le nord de la France, à proximité de l'armée anglaise. Et le brigadier Charles de L.ynes en fut particulièrement heureux, car cette circonstance lui procura la joie de voir son père qui sert lui-même, comme interprète, dans l'état-major britannique. Le colonel du régiment se fit, d'ailleurs, un plaisir de réunir à sa table le duc et son fils.

Le maître-d'hôtel improvisé du colonel est un cavalier propre, méticuleux et fort bien stylé. Il fut quelque peu étonné de voir un simple brigadier à la table de son chef. « Pourvu, se dit-il, que le lascar, troublé par l'honneur qu'on lui fait, ne commette pas quelque incongruité! » Et il se promit de le surveiller de près... L'événement, d'ailleurs, ne tarda pas à justifier ses inquiétudes.

Le menu du repas était honnête, mais simple; quant à l'argenterie — est-il besoin de le dire? — réduite au strict nécessaire. Une boîte de sardines fournit à elle seule tous les hors-d'œuvre. Les convives en mangèrent le contenu; puis on enleva les assiettes. Et le brigadier Charles de L.ynes déposa sur son assiette sa fourchette pour qu'elle fût changée. « Je pensais bien que ce gars-là ferait une bêtise! » pensa le serveur; et, courroucé, mais pitoyable, il détacha furtivement un vigoureux coup de coude dans le dos du brigadier sans façons, et replaçant près de son couvert sa fourchette, lui murmura dans le creux de l'oreille :

— Garde donc ça, imbécile : y a encore à manger!



Perles...

Le soldat R... du recrutement de Cosne a été victime d'un petit accident à la caserne.

Voici comment cet accident est relaté sur son livret militaire : *A eu l'index de la main gauche pris dans l'anneau du licol d'un cheval qui a tiré au renard en voulant attacher une chaîne cassée étant de garde d'écurie le 4 février 1915 à 3 heures du matin.*

A B..., on fait passer tous les mois une visite médicale aux gradés, afin de s'assurer s'ils n'ont pas été victimes de certaines mésaventures de... garnison...

La décision suivante vient, à ce sujet, d'être lue au rapport. Elle est brève, mais éloquente :

A partir du 1^{er} septembre, la visite MENSUELLE des gradés aura lieu tous les quinze jours.

La direction du service de santé vient d'envoyer à tous les hôpitaux militaires une feuille signalétique, déjà surnommée jeu de l'oie à cause de son curieux aspect typographique, — feuille qui comporte cent cinq questions.

Il est demandé sur cette fiche combien, dans chaque hôpital, il ya de jeux de dominos, de clysopompes, d'autoclaves, de fenêtres, de baignoires, etc., etc...

Au sujet des baignoires, il y est expliqué formellement ceci :

On appelle baignoire un récipient dans lequel le corps peut s'immerger tout entier. Donc un bain de pieds n'est pas une baignoire.

Les directeurs des hôpitaux savent maintenant ce que c'est qu'une baignoire. Ils auraient pu se tromper...



Au travail!

Nos lecteurs n'apprendront pas sans émotion que par une circulaire en date du 20 août 1915 la direction de l'Intendance militaire vient de modifier...

Mais devons-nous dévoiler un secret pareil?... N'allons-nous pas compromettre la défense nationale?... La censure ne va-t-elle pas faire grincer ses sinistres ciseaux?...

Enfin, essayons!...

Eh bien l'Intendance vient de modifier la ganse du chapeau de petite tenue de la garde républicaine!...

Cette ganse aura désormais « 40 m/m de largeur, y compris la raie noire de 3 m/m qui y règne au milieu. Sa longueur apparente sera de 140 m/m. Elle formera un pli de 25 m/m derrière la corne du devant et sera fixée sur le côté gauche du chapeau au moyen d'un gros bouton d'uniforme dont le centre sera à 30 m/m du pli inférieur du chapeau et à 25 m/m sur la droite d'une ligne verticale ou axe qui le partagerait par la moitié ».

Enfin. On travaille!



Little pigs!

Tous les Parisiens se souviennent de Mlle Alice D.l.sia qui avant la guerre exhibait dans un music-hall du boulevard sa charmante académie.

Or, cette artiste a, depuis le début des hostilités, transporté ses pénates chez nos bons amis les Anglais; et après s'être fait admirer sur plusieurs scènes londoniennes, a loué sur les bords de la Tamise, à Maidenhead, une ferme appartenant à un certain M. Alfr.d S.mon, dans laquelle Mlle D.l.sia, avec une simplicité antique, élève... des cochons.

Mlle D.l.sia est charitable et les lauriers de Mlle Gaby D.sly vendant des baisers l'empêchaient de dormir. Aussi résolut-elle d'avoir également sa petite vente à elle; elle annonça qu'elle vendrait aux enchères, sur la scène des *Ambassadors*, un lot de petits gorets provenant de sa ferme. Le bénéfice de la vente devait être affecté aux soldats anglais blessés.

Mais la femme propose et la loi — ou plutôt le Board of Agriculture — dispose; celui-ci mit, en effet, son veto à cette vente pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer, tandis que de son côté M. Alfr.d S.mon intervenait lui aussi en déclarant que Mlle D.l.sia n'avait pas le droit de se livrer à la vente des cochonnets pour la bonne raison que lesdits gorets appartenaient à lui, M. Alfr.d S.mon.

Et Mlle D.l.sia, furieuse, d'abandonner sa ferme en déclarant que, décidément, il n'y a plus moyen d'être charitable!

Passez les premiers, Messieurs les Anglais!

Les voyageurs et les voyageuses qui, après une traversée de nuit, arrivent à Southampton par le bateau du Havre sont astreints, et cela n'a rien que de très naturel, à exhiber leurs passeports aux fonctionnaires britanniques.

Cet examen a lieu dans la gare maritime, sous un hangar ouvert à tous les vents, et les arrivants ne sont admis à passer que un à un. A cela encore, il n'y a rien à redire. Mais les voyageurs français qui, par hasard, se trouvent en tête de la file, sont assez interloqués d'entendre les employés crier d'une voix de stentor :

— D'abord les Anglais!

Il faut obéir; mais nous est-il permis de dire que la méthode française en usage au Havre, à l'arrivée du paquebot de Newhaven, nous paraît préférable? Chez nous, les employés crient :

— D'abord les dames!

meilleure encore
avec son nouveau
bouchage métallique.

S^t Galmier-Badoit

Absolument limpide, naturellement gazeuse,
légerement acidulée, on la boit par gourmandise.

la seule qui
se rebouche
avec un bouchon
ordinnaire

"LA VIE PARISIENNE" SUR LE FRONT



LA VIE PARISIENNE EN AÉROPLANE
accrochée à une bombe contenant 8 kilos de mélinite.

CHAQUE jour, chaque courrier nous apporte de nouveaux et touchants témoignages de la fervente et indulgente affection avec laquelle *La Vie Parisienne* est attendue et accueillie sur le front.

Nous nous efforçons, mais il nous est difficile de remercier individuellement tous les amis de notre journal, qui nous écrivent des centaines de lettres charmantes, souvent accompagnées de photographies où nous voyons avec fierté *La Vie Parisienne* étroitement associée à l'héroïque existence de nos soldats.

Partout, des rives bourbeuses de l'Yser aux sapinières des Vosges, les pimpants dessins de *La Vie Parisienne* tapissent les baraques, les « guitounes », les abris blindés et les moindres recoins des cités souterraines qu'habitent nos poilus : ce n'est là qu'un tout petit détail de la Grande Guerre, mais c'est un détail pittoresque, et qui caractérise trop bien la joyeuse et coquette vaillance du



LA VIE PARISIENNE DANS LA TRANCHÉE
On se met à quatre pour la lire dès son arrivée.

soldat français pour que les historiens puissent le négliger.

« Français, Belges, Anglais et même Hindous, nous écrit un sergent-pilote aviateur, lisent *La Vie Parisienne* avec ferveur ; mais êtes-vous bien sûrs que les Allemands ne la lisent pas aussi ! Jugez-en par la photo ci-jointe montrant votre numéro du 12 août attaché à une bombe contenant 8 kilos de mélinite.... » (Nous reproduisons ce remarquable document en tête de cette page.)

Oui, sans doute, les Allemands aussi sont curieux de lire notre journal, et nous sommes enchantés qu'ils y trouvent un reflet de la tranquille confiance avec laquelle nous attendons l'heure de la victoire, ainsi que quelques vérités dont ils pourront faire leur profit sans aucun danger pour nous.

SUPPRIMÉ PAR LA CENSURE



LA DÉCORATION D'UN ABRI DE TÉLÉPHONISTE
formée des images de *La Vie Parisienne*.

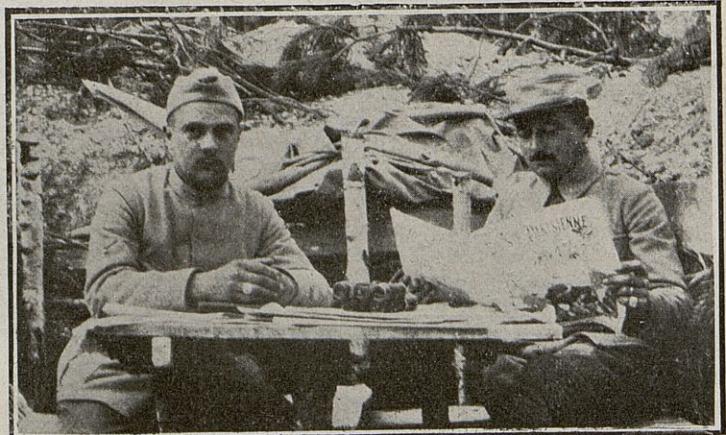
SUPPRIMÉ

PAR LA

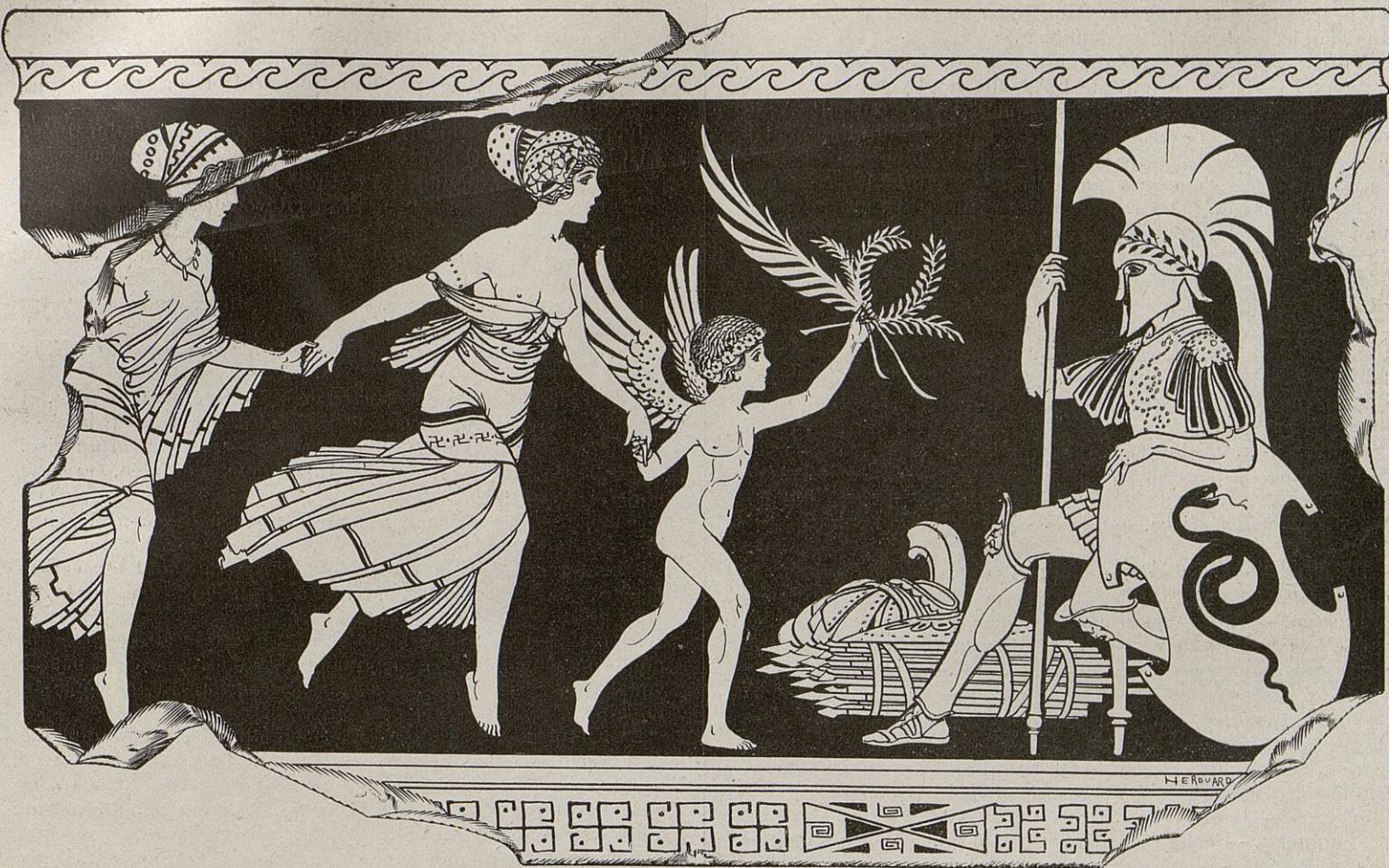
CENSURE



LA LECTURE DE LA VIE PARISIENNE PAR UN SYBARITE



LA VIE PARISIENNE DANS UN POSTE DE COMMANDANT



LES KHARITES

FIVE-O'CLOCK CHEZ APHRODITE

L'invitation, portée dès l'aurore à quelques Olympiens, disait : « Aphrodite restera chez elle, à Paphos. Poésie, musique, surprise. » Il s'agissait donc bien d'un five-o'clock. D'ailleurs, Ganymède, échanson de la divine ambroisie, avait été convoqué pour veiller aux rafraîchissements ; Hébé devait servir le thé ; un mot aimable avait prié Thalie d'apporter un peu de musique, Clio de repasser ses chants glorieux, Terpsichore d'imaginer une danse nouvelle. Orphée et quelques aèdes étaient également invités.

A l'heure prescrite, Aphrodite attend en son sanctuaire. Elle a ordonné à ses fidèles Khariles de l'habiller en Aphrodite Ouranie — autrement dit en femme sérieuse — car vraiment le décolleté et les voiles transparents d'Astarté ne convenaient pas pour cette réunion. Néanmoins, elle est fort belle, chargée de joyaux et de bracelets, portant sur sa gorge splendide le collier des perles de l'anadyomène, la tête surmontée du croissant de la lune et d'une étoile. Eucléia, Paedia, à ses pieds disposent des fleurs, tandis qu'autour d'elle s'ébattent les colombes sacrées.

La plupart des divinités invitées sont déjà là lorsque Jupiter, la mine soucieuse, l'air assez ennuyé, fait son entrée.

JUPITER, à Aphrodite. — Ma fille, j'ai tenu à venir passer quelques instants chez vous, car vous recevez fort bien et la vue de votre beauté ragaillardit même les immortels ; mais je ne vous cacherai pas que je suis un peu las des matinées artistiques et littéraires.

APHRODITE. — Maitre, il ne sera fait que selon votre volonté.

JUPITER. — Bon ! parce que j'ai aperçu quelques muses, sans compter Orphée et une ribambelle de poètes, cela fait craindre un programme assez touffu !... Depuis le temps qu'ils me servent toutes leurs productions dans les soirées de l'Olympe !... Ils ne peuvent donc pas trouver du nouveau ?... Ah ! du nouveau, il n'y en a vraiment que sur la terre !

APHRODITE. — Aussi avais-je demandé à Clio quelques chants sur la guerre d'Europe, puisque c'est la seule chose qui vous intéresse.

JUPITER. — Oui, mais jusqu'à présent, elle a inspiré de bien mauvais vers !

APHRODITE. — Vous convient-il de recevoir l'hommage des dieux venus pour vous saluer ?...

JUPITER, renfrogné. — Voilà des milliers d'années que je les rencontre partout !... (Se résignant.) Voyons !... qui avez-vous invité ?... (Faisant le tour du cercle.) Ah ! Arès, naturellement, le dieu de la guerre !... (L'attrapant.) Vous êtes content, vous ?... Jamais vous n'avez réussi de pareilles catastrophes !... C'est ça que vous méditez avec votre fichu caractère sournois ?...

ARÈS. — Permettez, maître, je représente un mal nécessaire.

JUPITER. — Pourquoi cela nécessaire ?

ARÈS. — Parce qu'il redonne aux hommes les vertus héroïques.

JUPITER. — Peut-être !... Mais cette fois vous exagérez, Arès !... Je n'ai pas créé ces pauvres humains pour qu'ils se tuent, mais pour qu'ils s'aiment. N'est-ce pas, Aphrodite ?

ARÈS. — Oh ! Elle trouve toujours son compte !... Et puis elle se rattrapera après !

JUPITER. — N'empêche que si vous continuez à mettre le monde à feu et à sang, je supprime votre emploi !

ARÈS. — Pardon ! je suis immortel !...

JUPITER. — Malheureusement ! Ah ! le jour où je pourrai suspendre l'éternité !... (A Arès, montrant une déesse qui pleure.) Regardez en quel état vous mettez cette pauvre Athéna ! Tous les temples de la paix sont détruits. Elle ne sait où aller !...

ARÈS. — Il y a bien l'Amérique.... et le Vatican !

JUPITER. — Tâchez de parler sérieusement, Arès !... (Aperçevant Vulcain, dieu du feu.) Ah ! voici mon brave Vulcain !... Quelles nouvelles du front ?

VULCAIN, faisant la grimace. — Depuis le temps que le maître des dieux me fait cette plaisanterie !... Ce n'est pas ma faute si vous m'avez marié à Vénus !...

JUPITER. — Tu t'imagines toujours qu'on te parle de cela !... Le front ! Il n'y en a qu'un qui compte : celui où tous les fils de notre douce et belle culture luttent contre les barbares ! Eh !

bien, les aides-tu? Tes forges sont-elles en pleine activité? As-tu décuplé, centuplé ta production?...

VULCAIN. — Je fais de mon mieux!

JUPITER. — C'est insuffisant! Appelle les Cyclopes, les Cabires, génies des travaux métallurgiques; lance contre les Vandales les chiens d'or d'Alcinaos et les taureaux d'airain d'Aeétès qui vomissent la flamme!... Cela vaudra bien les gaz asphyxiants! Mais c'est égal, quel détestable séjour les religions qui ont succédé à la nôtre font à ces malheureux mortels! Au moins nous nous occupions de leur donner la douceur de vivre. Et l'on se battait moins!

ARÈS. — En tous cas, homme contre homme, la lutte était plus noble!

JUPITER. — Ah! voici Asclépios, dieu de la médecine. Vous avez une mauvaise presse, mon cher! J'ai ouï dire même que certaine assemblée des amphycctions vous avait assez malmené!

ASCLÉPIOS, grincheux. — C'est possible! mes méthodes ne sont pas parfaites...

JUPITER. — ... Et elles changent souvent!

ASCLÉPIOS. — Aussi, pourquoi avez-vous créé tant de microbes?

JUPITER, mélancolique. — Ce n'est pas moi qui en ai inventé le plus!

BACCHUS, s'approchant. — Le maître prendrait-il un verre d'hydromel?

JUPITER. — Ah! tu cherches à placer la seule marchandise qu'on te permette de vendre!... C'est exécrable ton hydromel... presque autant que l'ambroisie!... Je n'aime que le champagne!... Mais j'entends que tu le fournisses exclusivement aux poilus!... (*Prélude de lyres.*) Oh! par Pluton, je crois que ces dames vont chanter!...

APHRODITE, qui a entendu. — Ne vous inquiétez pas, maître!... Ces accords annoncent seulement la surprise promise!

JUPITER. — Je préfère!... De quoi s'agit-il?

APHRODITE. — Voici : j'avais ordonné à quelques-unes de mes chères Kharites de visiter — sur la terre — celui des pays belligérants où elles trouveraient le mieux à employer, pour la consolation des hommes, leur charme, leur beauté, leur esprit, leur charité. Naturellement, elles ont choisi la douce France, et se sont incarnées — ainsi que je le leur avais permis — en quelques-unes de ses vaillantes femmes et de ses fines Parisiennes!

JUPITER, enchanté. — Ah! l'idée est exquise et digne de vous, ma chère Aphrodite! Nous aurons donc des nouvelles de Paris! J'adore Paris, la seule ville du monde qui ait su garder un peu de notre culte paten, et qui se dresse héroïque et superbe dès qu'on cherche à la profaner!...

Les Kharites sont annoncées.

APHRODITE. — Entrez, mes chéries... Que vous êtes belles!... Quelle joie dans vos yeux!...

LES KHARITES. — C'est que là-bas ILS nous ont aimées!

JUPITER. — Bravo! mais que dit-on à Paris?... Les civils tiendront-ils?

LES KHARITES. — Nous nous y sommes employées.

APHRODITE. — Jupiter veut-il permettre d'abord à ces filles de raconter leur histoire?

JUPITER. — Très bien!... (*A la première.*) Voyons!... Quelle forme avais-tu choisie?

LA KHARITE. — Celle d'Atalante, la vierge guerrière!... Je me suis incarnée dans une noble fille, qui n'ayant pas de frère, s'engagea, pour que le nom de sa race fût une fois de plus cité parmi les héros! Comme elle était très jolie — avec ce que j'y ajoutai — chacun voulut suivre son exemple, jusqu'à un fonctionnaire administratif un peu timide et neurasthénique qui, pour l'amour d'Isabeau, devint un viril soldat!

JUPITER. — L'aventure est piquante! Tu as inspiré le courage, c'est fort bien! (*A la seconde Kharite.*) Et toi, qu'as-tu fait?

LA KHARITE. — Moi, devenue Coronis, j'ai soigné les blessés, donnant à ceux dont le cœur avait besoin d'être réchauffé la divine illusion de la tendresse féminine!... Oh! comme elle était douce à ceux qui souffraient ma si belle Lysiane, et que le lieutenant qu'elle adora était donc un héroïque garçon!

JUPITER. — Bon! Je vois la fin de l'histoire conforme, en effet, à la très agissante charité.

APHRODITE, à la troisième Kharite. — N'est-ce pas toi qui

devins Iris, patronne un peu ironique de celles qui inventent chaque jour des œuvres nouvelles?

LA KHARITE. — Oui, déesse, mais j'en ai inspiré une excellente: la diète imposée par leurs femmes aux embusqués jusqu'à ce qu'ils aient été au front!

JUPITER. — Amusant! Il y avait donc encore des embusqués?

LA KHARITE. — Quelques-uns... par excès de tendresse de leurs compagnes ou amies. J'y ai mis bon ordre!

APHRODITE. — Tu as bien agi. Nous devons être la récompense et non pas l'obstacle.

JUPITER, à la quatrième Kharite. — Et toi? quel nom avais-tu choisi?

LA KHARITE. — Excusez, maître des dieux, celui de votre femme.

JUPITER. — Mazette! Ce que tu as dû raser ton mari! (*Rire des Olympiens.*)

LA KHARITE. — Je me suis rappelé qu'Héra était très belle, et comme mon incarnée avait également une grande beauté — sans connaître la manière de s'en servir — je la lui ai apprise. Le mari s'enflammant sur l'épouse mieux éduquée, travailla pour la classe 1935.

JUPITER. — Eh! Eh! une Kharite incitant à la fécondité, c'est très méritoire!

APHRODITE, à Jupiter. — Vous oubliez que me sont consacrées les grenades et les pommes, fruits à pépins, symboles de toute fécondité!

JUPITER. — C'est juste! Et je me demande si l'expression moderne « avoir un pépin pour une femme! » ne vient pas de vous! Mais passons! (*A la cinquième Kharite.*) Et toi, qu'as-tu imaginé?

LA KHARITE. — J'ai donné de l'esprit à un censeur en me glissant dans la peau très veloutée, très fine et très appréciée de son épouse. Mais pour cela, je me suis appelée Erinna... et comme j'ai cité Démosthène, Isocrate, Aristophane, Platon, on a cru que mon aventure était de l'histoire grecque!...

JUPITER. — Je demandais du nouveau tout à l'heure!... Il n'y en aura donc jamais sous mon soleil, puisqu'avec de l'antiquité tu as fait de l'actualité. (*A la sixième Kharite.*) Mais je reconnaissais ma gentille Euphrosiné!

EUPHROSINÉ. — Ma foi, je suis restée ce que j'étais: la joie du cœur et le plaisir des héros pendant la durée de la guerre. Aphrodite n'a-t-elle pas dit que nous devions être la récompense!

LA SEPTIÈME KHARITE. — Moi aussi, je suis demeurée Aglaïa « étincelante et bonne ». J'ai sauvé la confiance conjugale d'un mari soldat qui, en revenant du front, se serait vu trompé, et j'ai beaucoup flirté — même avec les alliés.

APHRODITE. — C'est de la bonne entente! Comment l'appelait-on sur les boulevards?

AGLAÏA. — Pimpette!

JUPITER. — Ce petit nom me ravit. Alors raconte-moi un peu ce que l'on dit à Paris?

AGLAÏA. — Paris n'est plus ce que vous l'avez connu, maître! Le barbare est si près et le deuil est si grand! Mais dans l'épreuve, il garde le sourire et sa souffrance est fleurie! Paris avait de l'esprit et des sens; il en oubliait son cœur: il l'a retrouvé tout entier!

JUPITER, enthousiasmé. — Et il restera, pour le monde, la ville de génie et de lumière!

AGLAÏA. — Et de triomphe! Vous pouvez envoyer chaque jour Apollon doré l'arc qui se dresse en haut de la voie élyséenne, la victoire y passera!

JUPITER. — Et l'union sacrée?

AGLAÏA. — Oh! moi, maître, je n'entends rien à la politique!... Mais on m'a affirmé qu'elle n'aurait plus de maladie secrète!

VÉNUS, qui est arrivée depuis quelques instants, aux Kharites. — Et la mode, mes petites voyageuses, comment est-elle à Paris?

APHRODITE, pincée. — En quoi cela peut-il t'intéresser? Car c'est bien à toi que Feydeau aurait pu dire: « N'te promène donc pas toute nue! »

VÉNUS. — Eh bien?... J'avais fait école!... (*Aigre, à Aphrodite.*) Et tu es vraiment la dernière qui puisse me reprocher mes décolletages. Deviendrais-tu vertueuse?

APHRODITE. — Je l'ai toujours été: Déesse de la génération qui est le premier des devoirs — surtout maintenant — tandis que toi pourvu que tu fasses la fête!

LA VIE PARISIENNE

LES FUTURES ÉTRENNES DE MARIANNE

Dessin de J. Cranny-Duché.



ou L'ART D'ÊTRE GRAND-PÈRE

JUPITER, *s'interposant.* — Mesdames, je vous en prie, ne vous disputez pas en temps de guerre!... Aussi pourquoi avoir parlé chiffrons?

VULCAIN, *ironique.* — Les déesses n'ont plus rien à se mettre!

AGLAÏA. — C'est comme les pauvres mortelles! Aussi les Parisiennes ont imaginé des robes de plus en plus courtes. Elles les ferment du haut par austérité et les dégagent du bas par économie.

VULCAIN. — Heu!... par économie! A moins que ce soit pour montrer qu'elles marchent.

JUPITER. — Vulcain, tu es acerbe!... Tu gardes rancune aux femmes. Les Parisiennes ont des pieds adorables, des chevilles très fines. Et puis, enfin, si vraiment elles sont à court d'étoffes!...

APHRODITE. — Mais non, pas tant que cela!... Seulement elles osent à peine être coquettes. Elles craignent qu'à côté de la robe sévère, la robe élégante soit une faute de goût... et de cœur. Et pourtant de cette élégance dépend la vie des ouvrières!... Allez, mes chères Kharites, retournez encore là-bas, votre mission n'est pas finie!... De la mode et de la beauté doit venir un soulagement à la misère!...

MERCURE. — Evidemment, il faut favoriser la reprise des affaires!...

JUPITER, *se retournant, furieux.* — Comment, Mercure est là?... De quelles affaires parles-tu, dieu des voleurs, progermain!...

MERCURE. — Maître, l'expression dépasse votre pensée!

JUPITER. — Non, elle ne la dépasse pas!... Tu es avec les pillards et les déménageurs!... N'as-tu pas dit un jour qu'il fallait que la Germanie vive sa vie!... Eh bien! va la vivre avec elle, tu es bien le dieu qu'il lui faut!... Et surtout, ne te glisses pas dans les affaires de mes amis... ou bien tu me trouveras sur ton chemin! C'est carré cela!... J'ai beau être le maître d'une religion, ce n'est pas moi qui resterai neutre!... (*Mercure ennuyé de l'alarade cherche la sortie accompagné de Moira.*) C'est cela, va-t'en, avec la sinistre divinité des hécatombes!... Quand sera-t-elle lasse, celle-là, de couper les fils des destinées!... (*Lorsque Mercure et Moira ont disparu.*) Ah! cela m'a soulagé de dire ce que je pense!... De quoi parlions-nous donc?

APHRODITE. — Je conseillais aux Kharites de retourner précisément chez nos amis.

JUPITER. — Parfaitement! Et plus encore que vous ne l'avez fait, mes chères filles, apportez à leurs guerriers la consolation divine de vos soins et de vos caresses!... Songez que l'homme se bat pour son sol, parce qu'il est le pays de la mère, de la compagne, de l'amie! Inspirez toutes celles qu'ils aiment, eux qui vivent et meurent pour elles!... Plus que jamais il faut que la femme soit femme!...

APHRODITE. — Le maître des dieux ne pouvait mieux dire! (*Aux Kharites.*) Allcz, mes chéries, couronnez-vous de myrthes et de roses — je vous donne mes attributs! — et prenez aussi mes hippocampes pour aller jusqu'au front porter vos baisers!

JUPITER. — Jusqu'au front, non; je crois que ce n'est pas permis!... Aphrodite, tu ne peux être qu'un service de seconde ligne, mais avec les permissionnaires, tes Kharites ne manqueront pas de besogne!...

Jupiter, préoccupé, consulte les heures.

APHRODITE. — Vous attendez quelqu'un?

JUPITER. — Cet animal de Phaéton qui doit m'apporter le communiqué! La seule fois que je lui ai confié le char du Soleil, il l'a culbuté; pourvu qu'aujourd'hui?... Ah! non, le voici!... Eh bien?

PHAÉTON. — Les alliés avancent sur toute la ligne!...

JUPITER, *enthousiasmé.* — Ah! les braves gens!... Qu'on pavoise l'Olympe!...

PHAÉTON. — Et Guillaume invoque son vieux dieu!...

JUPITER. — Saltimbanque!... Moi, Zeus, je suis le plus vieux dieu du monde et jamais je ne protégerai le bandit qui saccage ce que j'ai créé de mieux: la beauté humaine!

APHRODITE. — Maître, peut-on maintenant commencer la musique?

JUPITER. — Si vous voulez! J'ai de quoi lire: on vient de m'envoyer les coupures de *l'Homme enchaîné*!

MICHEL PROVINS.

LES DESSOUS DE LA MODE

Les journaux de mode annoncent que certains couturiers préconisent le retour aux pantalons en dentelles dépassant la jupe.



Ce sera peut-être très bien...



F. Falano 15

Mais, pour le moment, c'est mieux.

RELACHE



— Bonjour,
madame Boule!

Un soir du commencement de septembre, vers sept heures. La façade des Folies-Trudaine offre l'aspect louche et navrant d'un théâtre depuis longtemps fermé. Sur les folâtres affiches des derniers spectacles de 1914, dont n'apparaissent plus que quelques lambeaux décolorés, s'étalent de vertueuses et semi-officielles invités à la charité patriotique. La petite porte de l'administration s'entr'ouvre sur une allée ténèbreuse. Mais tout au fond, on aperçoit un arbre, une cage à serins pendue près d'une porte vitrée, et une dame volumineuse qui reprise des bas. Le tout forme un tableau paisible, opposant au sinistre délabrement de l'extérieur un de ces contrastes qui réjouissaient les Parisiens de jadis. Et voici que le tableau s'anime, car la charmante LUCE MYRTILLE, en des temps plus joyeux première vedette de la maison, s'est engagée dans le gluant couloir. Son tailleur tango et son amour de petit chapeau vert, décidément infatigables, font encore leur effet, après quatorze mois de loyaux services; elle a vingt-deux ans...

— Bonjour, madame Boule!

— Ah! c'est madame Myrtle! Je disais aussi, en vous voyant venir: c'est quelqu'un de connaissance!

— J'ai donc changé? J'ai donc vieilli?

— Ma parole que non, Dieu merci! Vous êtes toujours faite pour la joie des yeux, madame Myrtle... seulement, l'âge arrive — mes yeux s'en vont. Mais vous voilà donc à Paris?

— C'est encore ce qu'il y a de mieux comme ville d'eau, allez! Et vous, ça va?... M. Boule?...

— Boule est sorti. Il ne tient plus en place. S'il n'avait pas peur qu'on se moque de lui, malgré ses soixante-cinq ans, il irait s'engager... Alors, madame Myrtle, vous voilà de nos côtés?

— Oh! tout à fait par hasard. Je suis venue dans le quartier. J'ai laissé l'auto au coin de la rue. Je me suis dit: ça m'amusera de voir Mme Boule...

— Il n'y a que vous pour avoir des idées gentilles!

— Et puis, il y a peut-être quelque lettre en *Il faut que je mette un peu de poudre.*

— Rien de rien, madame Myrtle. C'est une misère, on ne voit plus le facteur. Votre pauvre mère Boule s'ennuie bien dans son coin!

— Comme coin, il y a plus mal: vous avez un arbre pour vous toute seule. Tout le monde n'en a pas autant!

— Vous pensez si je l'aime mon arbre. Il est plein d'oiseaux. Ça me rappelle le temps où je rêvais d'aller à la campagne. Je m'en suis déshabituée par force. Boule n'aime que Paris. Quand

je lui demandais de me payer un petit voyage, il me répondait: « T'as le côté jardin ». En m'y résignant j'ai fini par l'aimer, le côté jardin: deux mètres de gazon, et le mur tout de suite, — ce n'est pas bien vaste...

— Mais c'est haut! Votre jardin est à vous jusqu'au ciel.

— Vous ne voulez pas vous asseoir un peu, madame Myrtle? Vous êtes pressée?

— Pressée? Pressée de quoi, ma pauvre madame Boule? On ne fiche plus rien. Racontez-moi les nouvelles du théâtre...

— Elles ne pèsent pas lourd. La propriétaire vient tous les jours. Le percepteur toutes les semaines... Ce n'est pas avec ce public-là que nous ferons le maximum! Mais quel dommage que Boule soit sorti! Ce que cela lui aurait fait plaisir de vous voir, madame Myrtle. Il est allé aux Invalides, avec Arthur...

— Ah! par exemple! Et moi qui ne vous demandais pas de nouvelles de votre soldat! Il n'est pas au front?

— Il y est bel et bien, au front, sans y être: pour l'instant, il est en permission. Il a ses quatre jours. Hier soir, qu'il est arrivé... Il est magnifique, vous savez. Il est sergent.

— Oh!

— Et puis il a la croix de guerre. Ils l'ont mis dans le *Journal officiel*, à ce qu'il paraît. On n'en savait rien, nous, on ne lit que *le Petit Parisien*. Mais vous, madame Myrtle, vous ne tournez donc plus chez Tapé frères?

— Vous savez bien que le ciné ne tourne plus que sur les champs de bataille. Tranchées, ruines et cadavres, on en redemande.

— Si ce n'est pas triste de voir une artiste comme vous, madame Myrtle, réduite à l'inaction!... Arthur en serait bien étonné! « Elle ira loin! » qu'il disait à midi, en déjeunant. Oh! il ne vous oublie pas. Et puis, il s'y connaît... Enfin! encore heureux que le bon Dieu vous ait faite jolie comme les amours... Et M. Gustave, à propos? toujours vaillant?

— M. Gustave?... M. Gustave n'est plus, madame Boule.

— Qu'est-ce que vous me dites-là? Un homme si généreux!

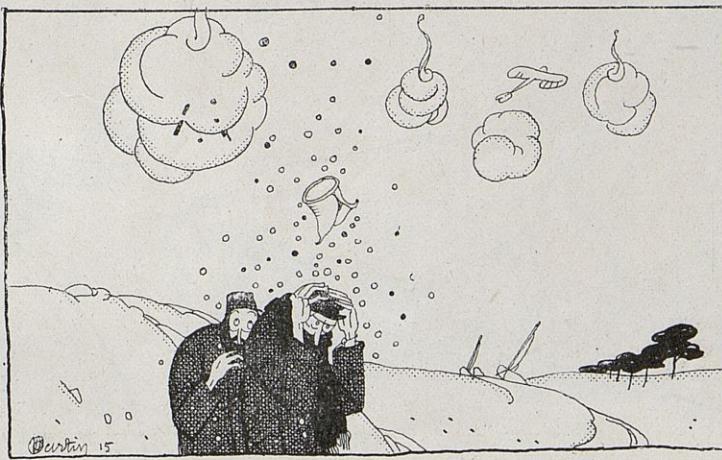
— Il est mort victime de la guerre.



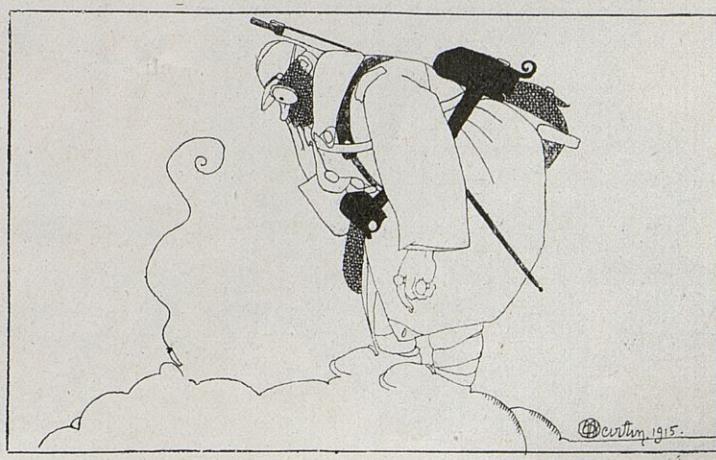
*I a nuit des zeppelins,
il a voulu aller sur le balcon.*



LES GRANDES ET LES PETITES MISERES DE LA GUERRE



LES ÉPLUCHURES

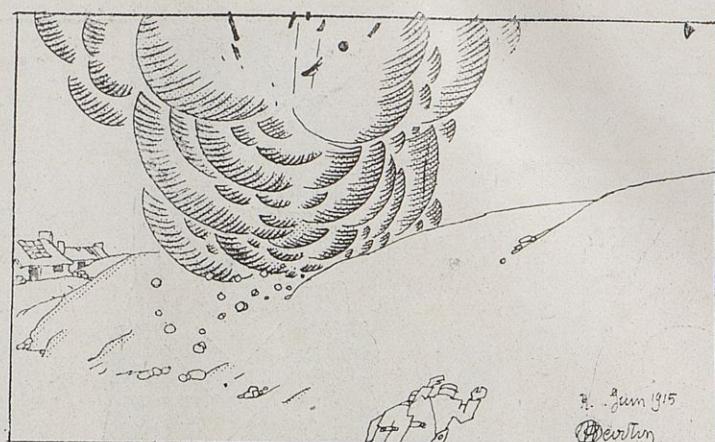
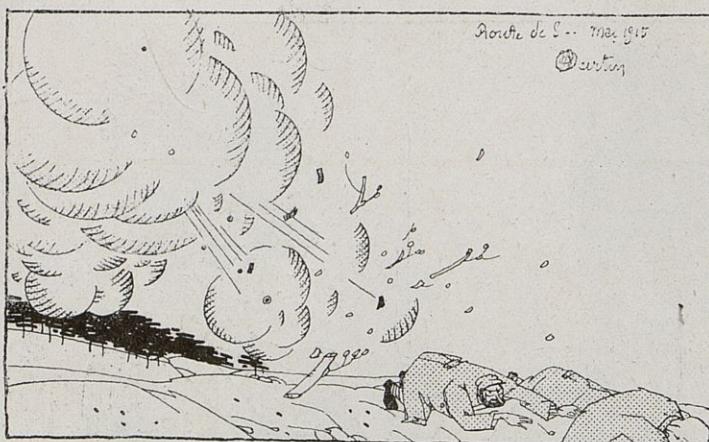


UN GAZ ASPHYXIANT

LA GUERRE A COUPS DE GRENADES

HISTOIRE EN IMAGES DES GRENAIDIERS DEPUIS LA GUERRE DE FLANDRE DE 1667 JUSQU'A LA CAMPAGNE DE BELGIQUE DE 1915





LES OBUS : CROQUIS INSTANTANÉS PRIS SUR LA LIGNE DE FEU

— Il s'était engagé! A son âge!
 — Vous n'y pensez pas... D'ailleurs, il était Roumain...
 — J'oubiais. En tant que Roumain, la guerre ne pouvait pas être son fort, à cet homme!
 — La nuit des zeppelins, il a voulu aller sur le balcon. Il était en pyjama : il a attrapé un chaud et froid. On l'a incinétré la semaine d'après.
 — Pauvre M. Gustave, tout de même! Enfin, c'était un homme qui savait vivre. Il vous a laissé quelque chose de bien? Vous voilà tranquille?
 — Pensez-vous! Le jour de la cérémonie, il est arrivé une nuée de Rounians. Je n'ai eu qu'à déguerpir.
 — Votre joli appartement de la rue Poulet?...
 — J'ai été tourte : le loyer était au nom de Gustave.
 — Pauvre petite! On est jeune, on ne pense pas au lendemain... Je connais ça par moi-même. En attendant, vous avez tout de même gardé l'auto, — que vous disiez?
 — L'auto? Ah! je parlais d'un taxi. Je l'ai laissé au coin de la rue... Maintenant, madame Boule, je prends des fiacres.
 — Si ça ne fait pas pitié! Ah! si on les tenait, les Boches, hein, madame Myrtle?
 — Marchez, on les aura!
 — Sûr. Restez encore un petit moment. Arthur sera si content de vous revoir, et de vous montrer sa médaille. D'autant plus que c'est un peu à vous qu'il la doit...
 — A moi?
 — Soit dit sans reproche, madame Myrtle, vous l'avez rendu bien malheureux. Quand il s'est engagé, l'année dernière, au printemps, c'est qu'il n'en pouvait plus.
 — Qu'est-ce qu'il avait?
 — Il vous aimait.
 — Par exemple! Si jamais je m'en suis douté!...
 — Vous ne faisiez guère attention à lui. Il avait beau arranger votre loge lui-même, et y mettre un petit bouquet tous les soirs, c'était peine perdue. Et pas de danger qu'il se soit avisé de vous

dire un mot plus haut que l'autre. Vous étiez jolie, élégante, vous étiez une grande artiste, — lui, n'est-ce pas, de son métier, il n'est que contrôleur...
 — Il est jeune. Il a de l'avenir.

— Pour sûr qu'il en a, de l'avenir! Il ne doute de rien. Maintenant que le voilà guéri à votre sujet, il ne pense qu'à s'établir. Après la guerre, il veut faire des tournées. Il veut avoir son théâtre à lui...

— Le difficile, c'est l'argent!
 — Soyez tranquille, il connaît le commanditaire d'ici... Il saura s'arranger. Ce qu'il va regretter de ne pas avoir pu causer de tout cela avec vous?

— Malheureusement, il faut que je m'en aille. Je vous empêche de préparer votre dîner. Ça sent bon, votre cuisine, madame Boule!...

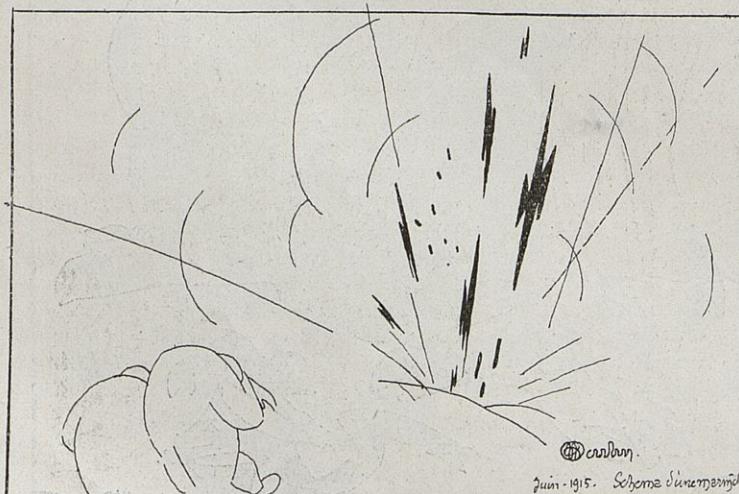
— C'est en l'honneur du permissionnaire. Il faut bien le changer un peu des patates et du bœuf frigorifié... Seulement, il va bien regretter... Vous ne savez pas, madame Myrtle?

— Quoi, madame Boule?
 — Une chose qui serait gentille... gentille, et pas ordinaire... Une supposition que vous n'auriez pas de projets pour ce soir... Une supposition que... enfin que personne ne vous attendrait pour dîner?

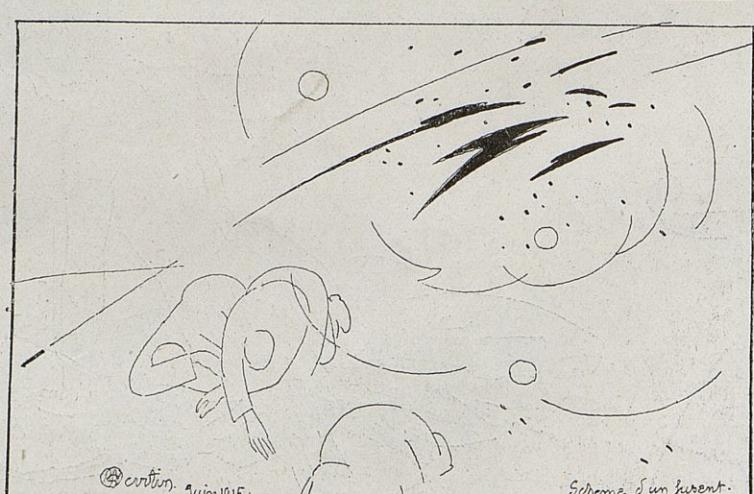
— Personne ne m'attend...
 — Et comme ça, vous n'avez personne à prévenir... Si vous diniez ici, madame Myrtle, avec le père et la mère Boule... C'est la guerre. Vous savez, tout le monde a ses petits chagrins. Ça vous changera... Et puis Arthur sera si content! Tenez, j'entends la porte qui grince... Allons, passez-moi votre joli chapeau, votre jaquette...

— Madame Boule...
 — Madame Myrtle?
 — Cachez-moi dans votre chambre, que j'aille le temps de mettre un peu de poudre... et puis un peu de rouge...

PARISINE.



L'EXPLOSION D'UNE MARMITE



L'EXPLOSION D'UN OBUS FUSANT

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



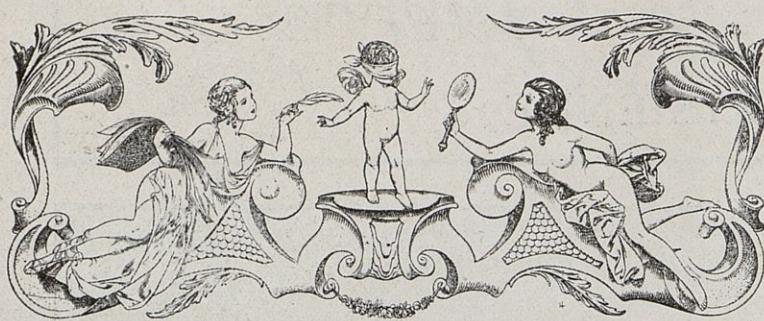
L'ARMÉE SUISSE NE RESTE PAS INACTIVE
La construction d'une route stratégique dans les montagnes, sur la frontière germano-suisse.



LE RAVITAILLEMENT DE NOS TROUPES A TRAVERS LES VOSGES



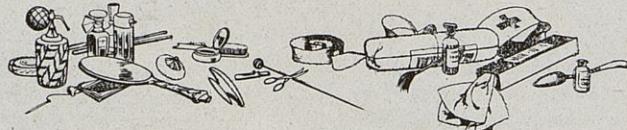
L'EXPLOSION D'UN OBUS DE 210



LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

IV. — Des Femmes.

Il est juste d'avouer que le grandiose de cette guerre n'a pas été amoindri, ni ne le sera plus, par autant de ridiculités que l'on pouvait craindre selon les précédents. Il s'est établi une sorte de décence de l'esprit, du cœur, des actions et des propos. Mais CLORINDE, vous avez manqué à cette règle de bon ton, lorsque vous prétendiez faire interdire une certaine comédie où les Parisiennes sont drapées, sous prétexte que, depuis l'année dernière, elles sont toutes, et même toutes les femmes, également et absolument sublimes. Plusieurs, en effet, le sont, c'est déjà un miracle. N'en demandez pas à Dieu un plus grand; CLORINDE, ne le tentez pas. D'autres sont demeurées ce qu'elles étaient : des femmes, de faibles femmes, de petites femmes ; et l'on a peine, comme d'habitude, à compter les sottes.



COLINETTE eut deux gros chagrins depuis le début des hostilités. Le premier fut quand on lui interdit de revêtir son uniforme à la ville, et le second quand on lui donna un mouchoir qu'elle ne demandait point, pour cacher sa gorge à l'hôpital.

Sa consolation est que les fards ont passé de mode précisément comme une vie mieux réglée et le grand air lui rendaient une espèce de fraîcheur, et qu'elle a, sans rouge ni poudre, le même teint qu'elle se faisait.



Je ne vous connaissais pas hier, MARIE, et je ne me pique pas de déchiffrer les traits d'un visage. Si pourtant je vous avais rencontrée dans le siècle et parée selon votre condition, j'imagine qu'il me serait venu d'abord de vous appeler Marie pleine de grâce, en dépit d'un peu de roideur et de vos cheveux presque blancs. Vous regardez de haut: est-ce votre faute si vous avez la taille élancée? On devine que la moindre laideur vous est sensible, mais que votre bonté met votre délicatesse à la raison, et quand le cœur vous lève de dégoût, sans doute remerciez-vous le ciel de l'épreuve privilégiée qu'il vous envoie. Mais vous le remerciez tout bas, vous ne faites point parade de votre mortification.

Je vous regardais tout à l'heure, dans cet hôpital, où, après avoir lavé les blessés et les malades, après les avoir nourris de vos mains,

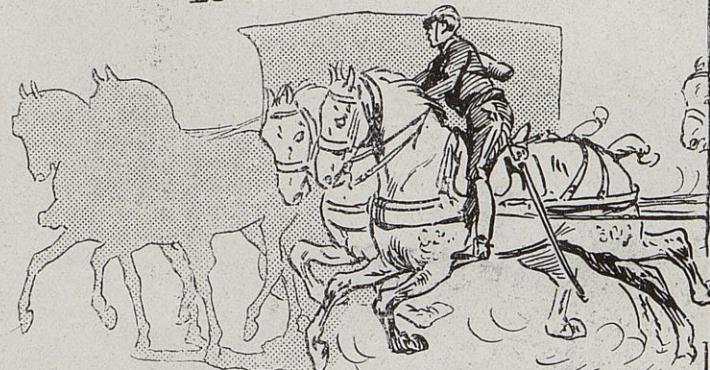
vous essuyiez les tables, le parquet souillé de crachats, et j'admirais moins la grandeur que le naturel de votre dévouement. Vous étiez une véritable servante,

MARIE, une servante-née, et confirmée par un

LES POILUS A QUATRE PATTES



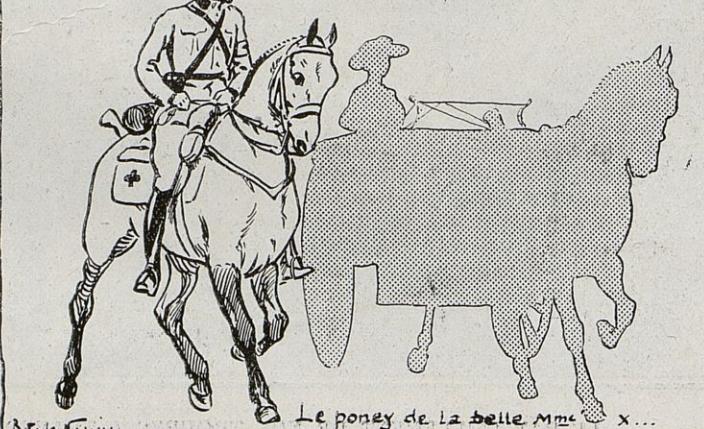
Le cheval de Montjarret



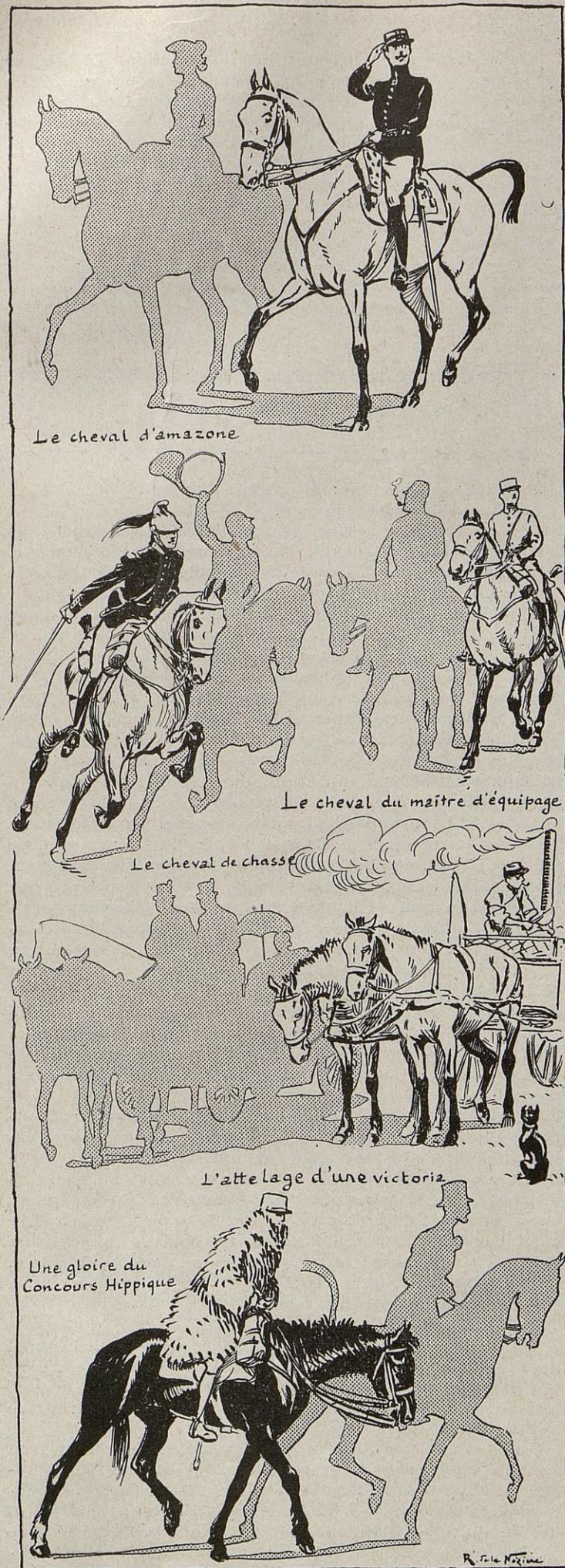
Le cheval des Grands Magasins de... (pas de réclame!)



Un triomphateur d'Auteuil



Le poney de La belle Mme... x...

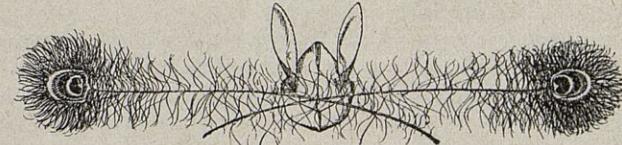


demi-siècle de servitude. Vous vous acquitez humblement de votre humble besogne : voilà le chef-d'œuvre de la charité. Ceux que vous servez peuvent croire que vous êtes à leurs gages et que sans surcroît de reconnaissance ils sont quittes. Pas un de vos gestes ne vous trahit. Vous êtes une infirmière qui fait sa tâche en conscience, et non pas une grande dame qui fait le bien.



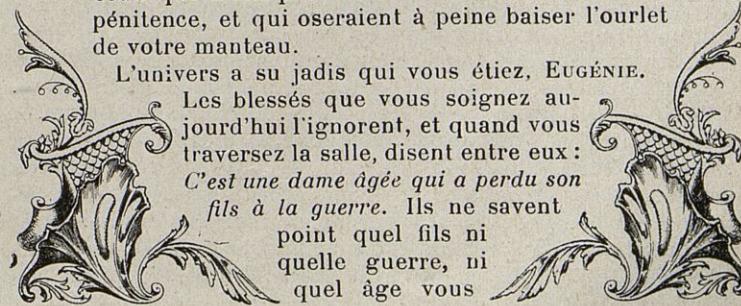
Vous, THÉRÈSE, je vous ai connue dès l'enfance, et c'est grâce à vous si je crois que le sentiment de l'amitié est possible entre un homme et une femme. Je vous ai connue dès l'enfance, et jusques aujourd'hui je vous ignorais. Pour moi, ainsi que pour le premier venu, vous n'étiez que le plaisir des yeux. Vous avez cette beauté changeante qui n'est jamais en avance ni en retard sur l'âge réel, qui fleurit au printemps de la jeunesse, s'épanouit à la maturité, et qui ne subit pas l'outrage des ans parce qu'elle n'essaie pas de se défendre. Je vous trouve aussi belle avec vos cheveux blancs que jadis, aux Champs-Elysées, quand ils étaient blonds, de plusieurs nuances, et qu'ils flottaient dénoués sur vos épaules encore étroites. Vous étiez agréable et simple, franche, mais votre sensibilité échappait : je ne l'ai jamais surprise qu'une fois que j'étais en péril de mort, et que mon cœur m'a révélé que vous me dérobiez votre émotion. Vous n'êtes point cependant mystérieuse, mais vous êtes réservée. Vous n'avez pas importuné le monde de vos péchés, si vous en avez commis quelques-uns, dont je doute, bien que peu de femmes soient sans péché ; vous l'avez importuné encore moins de vos vertus. L'excès des épreuves que vous avez subies et vos deuils tragiques ont seuls et malgré vous permis de soupçonner la rare fermeté de votre âme.

Pourquoi nous avez-vous caché, THÉRÈSE, votre passion, qui est de panser les plaies ? Où couriez-vous donc de si bon matin, l'autre hiver, le dernier hiver de la paix ? Cet hiver-ci, vous l'avez passé dans une ambulance de fortune, où, pour dormir, quand vous dormiez, vous n'aviez qu'une chambre de bonne, sans feu ; car vous êtes aussi une servante, comme MARIE, une servante au grand cœur. Je vous ai revue. Je vous croyais fragile. Que vous êtes forte ! Mais vous n'avez fait que passer, vous êtes aussitôt repartie pour l'Orient lumineux et cruel. Vous n'oubliez pas que les Muses ont chanté autour de votre berceau, et vous ne haïssez pas à éclairer votre héroïsme austère d'un peu d'aventure et de roman.



Ne rougissez pas, belle ANDRÉE, si je vous nomme après ces deux saintes : il y a eu de la joie au ciel lorsque vous vous êtes rachetée. Le sort vous a frappée durement, mais vous n'êtes point amère ni vindicative, et votre souffrance, au lieu de vous aigrir, vous a fait naïvement souhaiter que personne au monde ne souffrir plus. Ce vœu ne serait point chimérique, si toutes vos sœurs vous ressemblaient. ANDRÉE, ne courbez pas la tête. Ce costume presque sacré n'est plus un déguisement que vous portez sur un théâtre. Vous êtes telle que vous paraissiez. Les souvenirs qui vous rendent confuse ne doivent troubler que ceux qui n'ont pas fait comme vous activement pénitence, et qui oseraient à peine baisser l'ourlet de votre manteau.

L'univers a su jadis qui vous étiez, EUGÉNIE. Les blessés que vous soignez aujourd'hui l'ignorent, et quand vous traversez la salle, disent entre eux : *C'est une dame âgée qui a perdu son fils à la guerre. Ils ne savent point quel fils ni quelle guerre, ni quel âge vous*

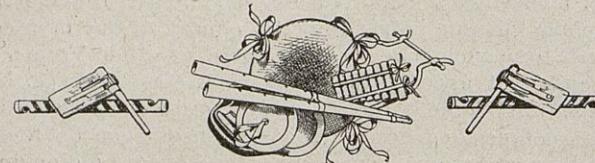


avez, Madame, et que dix-huit lustres pèsent sur vous sans plus vous accabler que vos infortunes inouïes. Ils s'étonnent d'apercevoir encore les vestiges de votre ancienne beauté; mais nul ne leur a dit, car vous ne le voulez point, qu'il y a un demi-siècle vous avez ému le cœur des rois et la jalousie des reines. Votre majesté leur imposerait-elle davantage, si on leur enseignait que la vieillesse n'est point ce qui vous rend plus auguste? Ceux-là seuls qui, tout enfants, vous ont entrevue à travers les branches des Tuilleries, retrouvent à votre aspect le souvenir de leur éblouissement, et quand ils lèvent avec timidité les yeux vers votre front couronné de neige, voient la place d'une autre couronne, qui est tombée.



« Ce que maintes femmes se rappelleront uniquement de cette année-ci, c'est qu'elles ont pu se déguiser en petites filles, et par là plaire aux hommes trop jeunes ou trop vieux que la Patrie n'appelle pas encore ou n'appelle plus.

Pour nous et pour l'histoire, c'est l'année de la guerre; pour elles, l'année des jupes courtes.



Il est inconcevable que BRUNEAUT ait disparu le jour même que la guerre fut déclarée. Elle allait enfin se trouver dans son élément. Elle est la fée des catastrophes. Elle en attendait une à sa mesure depuis plus de quarante ans qu'elle a l'âge de raison: pourquoi donc a-t-elle manqué l'occasion de celle-ci? Elle est une walkyrie ou une amazone, qui ne se peut plaire que parmi les combats; certains même lui reprochent un courage trop viril. Elle a un tel besoin d'assister qu'il faut qu'il y ait des pauvres pour son usage, un tel goût de la souffrance d'autrui qu'elle ne peut plus voir ses amis dès qu'ils se portent bien. Elle n'avait que l'embarras du choix entre les divers rôles que les inutiles peuvent jouer pendant la guerre; car elle est aussi une penseuse, elle sait tout, et nulle n'était plus apte à faire de la stratégie, sinon en chambre, du moins en ruelle. Cependant, elle a fermé ses volets et laissé faner les fleurs de ses balcons. Elle s'est éclipsée. Pourquoi?

Ceux qui la connaissent bien supposent qu'elle a eu un coup de cœur, à quoi elle est sujette, et qu'elle a profité de l'inattention du public pour fuir à la Thébaide. S'il est vrai, BRUNEAUT ne tardera pas de revenir: ses amitiés éternelles sont moins durables que des caprices; mais elle y ramasse en effet, si l'on peut dire, et y concentre toute l'éternité. D'autres pensent qu'elle boude, parce que TIMOCRATE et DÉMADE, qui sont ses familiers, ne lui ont pas demandé son avis avant de déclarer la guerre. Elle craint peut-être aussi de s'être compromise par les petites privautés qu'elle affectait naguère de prendre avec les génies allemands: le fait est qu'elle n'appelait point Nietzsche autrement que Frédéric, même en société, ni Schopenhauer autrement qu'Arthur.

Une quatrième hypothèse, moins probable, mais honorable pour BRUNEAUT, serait que sa conscience se fût éclairée soudainement, et qu'elle eût aperçu qu'elle n'a point de place en France jusqu'à la fin de tout ceci et au recommencement des mirages de la paix. La guerre est une école de vérité, et BRUNEAUT est tout mensonge. Son premier mensonge, d'où procèdent les autres, est qu'elle se targue justement d'être vraie. Elle se pique d'avoir toutes les qualités de l'honnête homme, et elle a toutes les perfidies de la femme. Comme elle exerce sa médecine sur les âmes ainsi que sur les corps et qu'elle aime de diriger, elle se croit forte en psychologie: ses erreurs d'observation et d'analyse prêtent à rire même aux gens du monde, et la fausseté de son jugement est si constante qu'il est, bien plus sûrement qu'un jugement droit mais faillible, la pierre de touche de la vérité: il suffit de prendre le contrepied de ce

que juge BRUNEAUT pour être certain de ne se tromper jamais.

Elle ne ment pas moins en paroles et en actions. Lâchée par un homme qu'elle ennuie, elle dit qu'elle l'a cédé à une rivale et que son cœur est déchiré: elle feint le sacrifice et le martyre. Accusée d'une vilenie qu'elle a commise, elle détourne adroitement le soupçon sur son meilleur ami, sur celui à qui cela peut nuire davantage. Il sait bien qu'il est innocent et elle coupable. S'il ose le lui faire sentir, elle ne se déconcerte pas pour si peu, et elle exige qu'on lui défère le serment. Peut-il douter de la parole d'une femme?

D'une femme, non, mais de la vôtre, BRUNEAUT, et peut-être que votre crayon n'est pas plus à sa place dans ce chapitre que vous-même dans ce pays, où le tonnerre des canons a dissipé les nuages et où l'héroïsme est la splendeur du vrai.

THÉOPHRASTE.

CHOSES ET AUTRES

Je vous l'avais bien dit : les théâtres rouvrent.
Et lequel a rouvert le premier?

Ne cherchez pas : le plus parisien des théâtres, celui sans lequel Paris ne serait plus Paris, qui, l'année d'avant la guerre, fermait et rouvrait le plus souvent, la bonbonnière type, le théâtre Michel, puisqu'il faut l'appeler du prénom de son directeur.

Cette première répétition générale d'une saison — et d'une ère nouvelle, a été extrêmement brillante. Toutes ces dames étaient là, et même un beaucoup plus grand nombre de ces messieurs qu'on n'aurait pu croire, vu les circonstances. Ah ! la France est aussi un réservoir d'hommes !

Les habitués ont éprouvé d'abord, selon l'usage, une petite émotion légère et attendrie quand ils se sont retrouvés et comptés quatre (tous les militaires et les anciens militaires entendent cette locution). Après quoi ils ont renfoncé leurs larmes et se sont demandé avec inquiétude s'ils étaient encore capables de rire. C'est qu'ils voyaient au programme *Léonie est en avance*, de M. Georges Feydeau. Ils connaissent de longue date M. Feydeau et Léonie, qui seraient également froissés si on riait du bout des dents. Ils savent en outre que Léonie est en avance cinquante minutes sans désemparer, et ils pouvaient craindre que leur faculté de rire, qui manque d'entraînement depuis quatorze mois, ne fournit pas un si long effort. S'ils avaient lu les philosophes du rire, et notamment M. Bergson, ils se seraient rassurés tout de suite. La gaîté ne fait pas toujours rire. En revanche, rien ne fait pouffer comme le deuil ou l'angoisse. Il nous a paru que le premier éclat n'était pas très franc, et le deuxième un peu nerveux; mais les éclats suivants ne laissaient rien à désirer, et somme toute, la plupart des spectateurs ont fini la course.

Rappellerais-je que, si Léonie est en avance, c'est pour accoucher? Après des péripéties que le langage des courriéristes qualifie de désolantes, la sage-femme constate que la grossesse de Léonie n'était pas moins nerveuse que notre hilarité. Evidemment, cette histoire intime ne présente pas le même intérêt européen que la guerre; mais on ne peut pas penser à la guerre continuellement. Il ne manque même pas de civils qui ne savent pas qu'il y a la guerre, et on m'assure que, dans les tranchées, les poilus se disent entre eux :

— Penses-tu que nous l'aurons?
C'est d'ailleurs par plaisir.

Après une alerte si chaude (la grossesse nerveuse de Léonie), nous avons eu, pour nous remettre, un bon entr'acte. Ah ! le bon entr'acte! J'ai vu de bons gros entr'actes en temps de paix, mais je n'en ai jamais goûté un qui me parût si bon, et, malgré sa longueur, si court.

Quand M. Michel (Mortier) a jugé que nous étions bien remis, il nous a servi la grande pièce, qui est de M. Rip, naturellement... Pourquoi : naturellement? Pour rien. Vous m'interrompez toujours! — La grande pièce, qui est naturellement de M. Rip. C'est, naturellement aussi, une revue, mais que M. Rip a intitulée féerie, parce que c'est plutôt un conte philosophique où les fées ne jouent aucun rôle.

M. Rip est comme Léonie : il est en avance. L'action de sa revue-féerie est en 2016. Pourquoi mille un an et non pas mille ? Eh ! parbleu ! M. Rip espère bien qu'on jouera encore sa féerie-revue en 1916, et alors cela fera mille tout rond.

Si cette histoire vous amuse, je m'en vais vous la raconter. M. le baron Jolibois des Sardines (c'est son nom), M. le baron Jolibois des Sardines n'aime pas la guerre. (Tiens?) — Et justement, il y a encore la guerre en 2016 ; non que celle-ci ait duré mille deux ans (ça fait mille deux, maintenant) — non que celle-ci ait duré mille deux ans sans discontinue, battant ainsi tous les records. C'est une autre guerre ; et à ce propos, je me permettrai de reprocher à M. Rip son pessimisme que rien n'excuse : je croyais que nous faisions la guerre présente pour qu'il n'y en ait plus d'autre ? Si les arrière-petits-enfants de nos arrière-petits-enfants doivent se battre encore dans un millénaire plus deux ans, nous perdons notre peine. C'est bien possible, mais ce ne sont pas des choses à dire dans ce moment-ci. Il ne faut pas amollir le civil.

Je reprends.

M. le baron Jolibois des Sardines n'est pas seulement peu belliqueux : il est cocu, du moins cocu de la tempe gauche si l'on peut décentement s'exprimer ainsi. Il a une petite amie qui le trompe. Le cocouage et la guerre le rendent neurasthénique et le dégoûtent du XX^e siècle. Il ne fait ni une ni deux : il acquiert une machine à explorer le temps, et cet homme de l'avenir se transporte dans le passé. La revue de M. Rip est, comme l'on voit, inactuelle, et elle plairait sûrement à Frédéric Nietzsche.

Malheureusement, le baron Jolibois des Sardines ne remonte pas assez loin. Pourquoi, pendant qu'il est en train, ne pousse-t-il pas jusqu'à l'âge d'or, où l'infidélité ni la guerre n'étaient encore inventées ? Il se contente d'explorer le siècle de Louis XIV, cette époque vague appelée le moyen âge, et l'ancienne Grèce contemporaine de Diogène. En Grèce, comme en France sous Louis XIV, et dans les temps médiévaux (qu'on appelle, au théâtre Michel, *moyenâgeux*), le baron Jolibois des Sardines trouve des femmes qui trompent et des hommes qui se battent. « Plus ça change... », tels sont à la fois la moralité et le titre de cette ingénueuse revue. M. Rip nous en doit une seconde au cours de la saison, intitulée : *Plus c'est la même chose*.

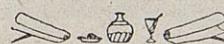
Est-il besoin d'ajouter que ni M^{me} Spinelly ni M. Paul Ardot n'ont changé, et qu'ils sont toujours la même perfection, dans leur genre ? Allez au théâtre Michel. Au théâtre Michel et à la Comédie-Française, on est toujours sûr de passer une bonne soirée !



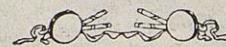
Soyons sérieux.

Comme on a tort de dire qu'on achète un tableau ou un livre pour la signature !

Deux jours de suite, l'éditorial du *Figaro* a été passé au blanc. On n'a laissé, au bas, que le nom de M. Alfred Capus, de l'Académie française. C'est une signature. Eh bien, nous avons vu des gens regretter leur dix centimes.



Le *Figaro* nous fait penser à la pétition contre la censure dont il a pris l'initiative. Les personnes qui ouvrent l'œil ont remarqué que la Ligue des droits de l'homme s'est abstenu de signer. Elle vient d'expliquer son abstention : elle avait cru voir dans cette prose quelques pointes contre le Parlement, et la Ligue des droits de l'homme ne badine pas avec le Parlement. Tout en ne signant pas, elle approuve, et elle exhorte ceux qui ont signé à rester étroitement unis jusqu'au jour où refleurira la liberté de la presse. Nous voilà unis pour longtemps !



Le premier anniversaire de la Marne a été célébré avec autant de piété que de discréction. La guerre peut durer ce qu'elle voudra, nous continuerons jusqu'au dernier jour d'avoir du goût. Nous tiendrons et nous maintiendrons. Je ne sais guère d'autre pays où dans l'étourdissement de la victoire, et surtout

d'une telle victoire, le généralissime aurait dit ce mot qu'on prête à Joffre : « N'illuminez pas, il y a trop de morts ». En France, on ne se soucie pas autrement de pavoiser : on se contente de vaincre. C'est notre façon d'être *objectifs*.

Les orateurs qui ont eu l'occasion de discourir aux cérémonies, d'ailleurs éloquentes et bien inspirés, nous ont un peu trop resservi le « miracle ». L'histoire de la bataille n'est pas encore écrite, et les clichés sont déjà prêts. Ne nous plaignons pas qu'on en use et qu'on en abuse, nos oreilles en seront rebattues plus tôt, et personne n'osera déjà plus employer ces expressions toutes faites avant même que la guerre ne soit finie.

Ce qu'il est assez curieux d'observer, c'est comme les Parisiens ont déjà perdu la mémoire exacte de ces jours de l'année dernière. Il leur semble vaguement se rappeler qu'un matin ils ont su qu'une grande et décisive bataille commençait, et un soir qu'elle était gagnée. Or, ils n'en savaient rien du tout, et ils en voyaient bien moins encore que le héros de la Chartreuse de Parme, qui assiste à Waterloo et se demande si c'est une bataille. On ne s'est pas pressé de nous avertir. Les gens très malins ont pu seulement lire entre les lignes des communiqués, quarante-huit heures plus tard, que les Allemands étaient en retraite et sur certains points en déroute, d'où l'on pouvait induire sans trop de témérité qu'ils avaient pris quelque chose. Nous n'avons été décidément éclairés que par les compliments de nos amis, et quant à l'admirable proclamation du général Joffre, il ne nous a été permis de la lire qu'au bout de deux mois pleins. Nous approuvons cette réserve, commandée par l'intérêt de la défense nationale : il importait évidemment au plus haut point que nos ennemis ne pussent pas savoir que nous savions que nous les avions battus.

Aujourd'hui, cela n'a plus le moindre inconvénient. Il y a même peut-être avantage à répandre la nouvelle d'une victoire, que le gouvernement allemand, encore plus réservé que le nôtre, a laissé totalement ignorer à ses peuples pendant beaucoup plus de deux mois. Mais tout finit par se savoir !



Tout est difficile. Il est difficile d'être honnête, délicat, loyal ; mais il n'est pas commode non plus d'être cynique. Les Allemands ignorent cette difficulté, et ils sont de très mauvais cyniques. Ils jurent le mardi qu'ils ne torpilleront plus de paquebots, et ils en torpillent un le samedi. Ce n'est pas du cynisme, ni de l'impudence, ce n'est rien du tout. Cela n'a de nom dans aucune langue, même en allemand. Mais que je plains donc M. Wilson ! Une fois de plus, en apprenant la sinistre nouvelle, il s'est gardé de toute remarque, et il a fait annoncer, au bout de quarante-huit heures de méditation, qu'il demanderait *peut-être* des explications la semaine prochaine. On a bien tort de dire que l'histoire ne se répète pas : elle est au contraire de la monotonie la plus fastidieuse, et elle tourne parfois à la scie tragique, mais à la scie.



Il faut observer aussi que le protocole, qui est souple dans les monarchies, est de la dernière rigueur dans les républiques. Les événements se succèdent selon un ordre immuable. Les Allemands déclarent qu'ils n'assassineront plus sans avertir, demain. Le quatrième jour, ils assassinent sans avertir. M. Wilson ne fait aucune remarque. L'ambassadeur d'Allemagne va rendre visite au secrétaire d'Etat des Affaires étrangères, qui le reçoit d'une façon charmante. Le gouvernement américain envoie une note au kaiser, qui, fort occupé en ce moment et n'ayant pas une minute pour écrire, ne répond pas. M. Roosevelt prononce un éloquent discours. Et quand c'est fini, ça recommence. Plus ça change... dirait M. Rip.

Autre finesse du cynisme germanique.

Parmi les conditions de la paix qu'ils proposent sans la proposer tout en la proposant, figurent l'indépendance et la neutralité garantie de la Belgique.

Ces gens sont des pince-sans-rire, mais le sel de leurs plaisanteries nous échappe. On a bien raison de dire que les Français ne comprendront jamais l'esprit des autres peuples.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



LES NOUVELLES MODES BERLINOISES : TOILETTES SUGGÉRÉES PAR LE " BYSTANDER ", de Londres

La " Walkyrie ".
La jupe sous-marine.

La robe Krupp.

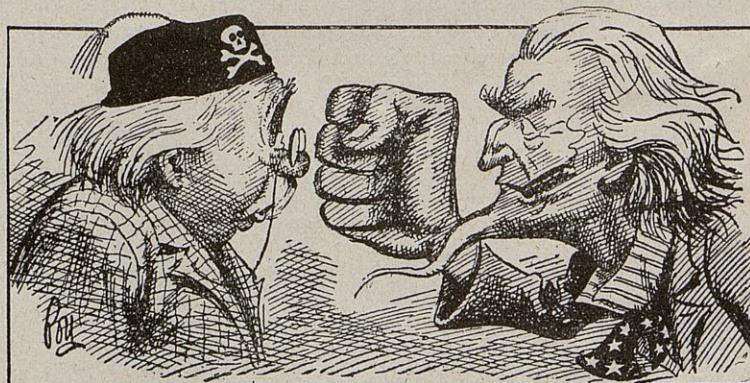
La " Lusitania ", toilette de bal en tulle illusion.



LE FAUX NELSON

L'AMIRAL VON TIRPITZ. — Qui est-ce qui parle d'une victoire navale russe? Je ne vois rien du tout!

(Punch, de Londres.)



L'ONCLE SAM S'IMPATIENTE

— J'ai assez discuté; plus de paperasseries : un poing, c'est tout!
(The Evening News, de Londres.)



LA SOCIALDEMOKRATIE ET SON DOMPTEUR

(Life, de New-York.)

SEMAINE FINANCIÈRE

Dans les dernières séances d'août, la Bourse de Paris a connu un peu plus d'activité que de coutume; de temps en temps, une légère poussée se produit plus ou moins localisée à tel ou tel compartiment de la cote, mais presque aussitôt le mouvement se trouve arrêté par des réalisations.

C'est pourquoi, d'une huitaine à l'autre, nous en arrivons à ne relever généralement que des déplacements de cours peu sensibles. Les transactions, au surplus, restent très limitées surtout faute de vendeurs qui ne tiennent pas à se dessaisir de leurs titres à des cours qu'ils jugent trop dépréciés.

En ce qui concerne la prochaine liquidation on croit savoir que les pourparlers engagés entre le parquet et les syndicats de banquiers auraient abouti. Le parquet consentirait à avancer à la coulisse une somme de 28 millions qui permettrait à celle-ci de solder ses comptes créditeurs. La liquidation de la rente s'effectuerait en même temps que celles du parquet et de la coulisse des valeurs, à un cours de compensation aux environs de 80.

Dans un avenir prochain aura lieu, sans doute, l'émission d'un grand emprunt de consolidation. Cette vaste opération a été, en effet, annoncée par le ministre des Finances et doit être préparée actuellement.

E. R.

PARIS-PARTOUT

Moulin de la Chanson. Emile Wolff, directeur.
Téléph. Gutenberg : 40-40.

C'est le succès — succès unique —
Que le Moulin de la Chanson
Tient en ce moment magnifique
Où chacun vibre à l'unisson.
Hyspa, Bastia (Jean), Arnould (Georges),
Paco, Folrey, Robert Clermont,
Andrée Berteuil ce rouge-gorge,
Musidora — gentil démon,
Alice Weill au jeu moqueur,
Et Georges Gros dessinateur.

Matinées à 3 heures : Jeudi, dimanche et fêtes.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes-Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID NOUVEL HOTEL.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

SOINS pour dames. ANGLAIS par corresp. MARIAGES, renseig. M^e GUILLOU, 19, bd Barbès (2^e ét.).

LEÇONS ANGLAIS, RUSSE, SÉVERINE, 31, r. St-Lazare (esc. 2^e voûte, 1^{er} ét.)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES ; 4^e année. M^e MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIENE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

HENRY FRERE & SCEUR. Renseig. mondains. 148, r. Lafayette (2^e ét. à g.) Même dim. et fêt.

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseig. grat. M^e VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.).

GRAVURES GALANTES de GERNA. Séries à 5, 10 et 20 fr. Librairie du Progrès, 7, Traversia Relax, MADRID (Esp.).

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE Elegante installation. 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

M^e BAYARD MANUCURE, SOINS 26, pl. de la Madeleine (Engl. spok.).

BAINS HYGIÈNE, MANUCURE, PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^e DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (2 à 6).

Miss THIRTEEN MANUCURE spéc. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labruyère, 1^{er} à dr.

ANGLAIS et PIANO par JEUNE DAME (1 à 7 h.). JANET, 5, r. Lapeyrère, 3^e face, N.-S.J. Joffrin.

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

M^e Jane LAROCHE Renseign. artist. et mondains. 63, r. de Chabrol (2^e ét. gauch.).

M^e BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} a g.

CURIEX Chercheurs, Erudits, Dames et Messieurs, demandez ENIGMAS, qui vous intéressera. F^e ss pli clos: 0.35. Ec. Walter RIGG, 70, r. de Ponthieu, Paris.

MANUCURE dipl. Spéc. p. dames. Secret beauté. Se rend domic. Ec. M^e TALIBART, 107, r. de Sèvres

HYGIÈNE Nouvelle installation. BAINS. (2 à 6 h.). M^e ROCCHI, 4, r. Turgot, esc. A, r. ch. dr.

HYGIÈNE MÉTHODE ANGLAISE. Renseig. mondains. Miss DAISY, 48, r. Dalayrac (entres.), 2 à 7.

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIENE 4, r. d'Ambré S^e-Honore (ap.-midi) Opér.

SOINS D'HYGIÈNE M^e DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

M^e Andrey MANUCURE ANGLAISE. Méthode unique. 47, r. d'Amsterdam, 2^e à g. Dim. et fêtes.

JANE 7, Faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes.) Experte

ENGLISH Manucure, sp. p. dames, 65, r. de Provence. Mais. 1^{er} ord., ang. Ch. - d'Antin. Se rend à dom.

MARIAGES Relations mondaines, Renseignements. M^e TELLE, 9, rue Brey (Etoile).

Soins d'hygiène FRICTIONS. Méthode ang. M^e LÉA 32, rue Pigalle, 1^{er}. Dim. et fêtes

JEAN FORT, Libraire-Éditeur à PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

EDITIONS DE LA VIE PARISIENNE
29 rue Tronchet
PARIS

Pour recevoir ce livre franco par la poste, envoyer 3 fr. 50 à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50; Coffret du Bibliophile, 6 fr.; Romans humoristiques, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

MISS REGINA Soins d'hygiène. American Manucure (10 à 7). Mais. 1^{er} ordre 18, r. Tronchet, 1^{er} au-dess. de l'entr. dr. Madeleine.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Hygiène et Beauté pr. les Mains et Visage. M^e GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

M^e ANDRÉE LEÇONS ANGLAIS et RUSSE 13, r. des Martyrs, esc. dr., 2^e ét. (10 à 7).

RÉINSTALLATION. Nouv. Manu-Hygien. Miss DOLLY LOVE, 6, rue Caumartin, au 3^e 9 à 7 h.).

SOINS D'HYGIÈNE. Spécial. pour dames. Méthode anglaise. M^e BERTHE, 7, r. d. Dames (pl. Clichy).

M^e JAHNE MANUCURE, 34, rue de Douai escalier de dr., au 2^e. (Nom sur porte.)

A RETENIR
La LIBRAIRIE des DEUX GARES
76, Boulevard Magenta, Paris.
Envoi franco sur demande du Catalogue de Livres.

LA VIE PARISIENNE

Dessin de G. Léonnec.

SOUS LE FEU DES LORGNETTES



LE PREMIER BAIN DE LA PETITE SAINTE-NITOUCHE